

Spectres de la francité

Sympathie pour le fantôme, Michaël Ferrier, éd. Gallimard, « L'Infini », 258 p., 17,90 €.

Par **Xavier Houssin**

Dans la nuit du 25 au 26 décembre, la dépression a touché les côtes du Finistère. Elle s'est engouffrée à travers le pays. Renversant les bateaux, couchant les forêts, arrachant les toitures. « C'est un de ces moments étranges devant la page, où vous êtes seul, écrit Michaël Ferrier, absolument seul, mais le monde entier est là, à portée de la main, et l'immense palette des temps. » Au paragraphe précédent, il avait juste confié : « C'est ce soir-là que vous décidez d'écrire. » La date, pour lui, a compté. 1999-2000. Tempête d'un siècle à l'autre. Cinq jours plus tard, l'époque a basculé. Une marche à grimper, ou alors à descendre, une porte à pousser. Ils sont dans l'illusion, ceux qui s'imaginent que s'efface le passé. Comme s'illusionnent autant ceux qui se revendiquent avant tout d'origines, de mémoires. Alors, dos au mur ? Dos à dos ? Quel est le point de départ de la façon de marcher ?

Michaël Ferrier a 43 ans. Professeur de littérature française à l'université de Tokyo, il vit au Japon depuis une quinzaine d'années. C'est de là que viennent ses livres. Comme d'un décor habité de rencontres, d'émotions, d'intérêts. Au versant de textes, assez directement liés à son parcours universitaire, sur les relations, les interactions littéraires entre la France et le Japon (*La Tentation de la France, la Tentation du Japon. Regards croisés*, éd. Philippe Picquier, 2003 ; *Japon : la barrière des rencontres*, éd. Cécile Defaut, 2009...), d'une anthologie aussi (*Le Goût de Tokyo*, éd. Mercure de France,

Extrait

« Plus un être pour recueillir doucement l'esprit des morts, pour parler après ça plus doucement aux choses... Plus personne ne sait comment se souvenir ou comment oublier, plus personne ne sait comment être français. »

Sympathie pour le fantôme
Michaël Ferrier

▽ **Michaël Ferrier** vit depuis quinze ans au Japon, où il enseigne la littérature française.

2008) ou de la réunion d'inédits de Maurice Pinget (*Le Texte Japon*, Seuil, 2009), Ferrier a fait paraître deux romans. *Kizu* (éd. Arléa, 2004) et *Tokyo, petits portraits de l'aube* (rééd. Arléa, 2009) dévoilent, chacun à leur

manière, dans un jeu de miroirs, ce qui habite, ce qui entoure, ce qui fait l'imaginaire et les réalités de la capitale du Japon. Pérégrinations intérieures d'un personnage dont l'existence se lézarde et vacille, au propre et au figuré. Déambulations souterraines, quand les êtres et les lieux se fondent dans la cité. *Sympathie pour le fantôme*, qu'il vient de publier chez Gallimard, se trouve à la conjonction de tous ces livres. La construction romanesque y rejoint le souci des allers-retours,

de la compréhension, du partage. Et ouvre ce questionnement, qu'il pose de là-bas, envahissant, énorme : qu'est-ce en fait que la France ? Le narrateur de ce roman qui avance en marelle, trébuche sur l'interrogation, se relance et repart. Le narrateur, c'est, à un cheveu près, Michaël Ferrier lui-même. Un enseignant de la section de langue et de littérature françaises de l'université de Tokyo. Animateur télé, aussi, dans le programme francophone, pédagogique et culturel d'une des chaînes de la NHK. « Écoute, c'est le 150^e anniversaire des relations franco-japonaises cette année. [...] On voudrait présenter l'Histoire de France sous un jour nouveau, original. Est-ce que tu veux bien t'occuper de ça avec moi ? » Difficile de résister à Yoku, la responsable d'une grande émission de reportage, à la séduction qu'elle déploie et à l'idée que, peut-être, il serait possible de réaliser quelque chose de différent. À l'université, on le presse de participer à un colloque sur l'identité de la France. Images d'Épinal, tartes à la crème. Il est urgent de prendre le contre-pied, de raconter, en vrai, au milieu des destins brassés, une « histoire des invisibles ». « Il y a des destins à dire, des visages à mettre sur des noms oubliés. Des mots à retrouver pour des héros négligés, occultés. » En choisissant d'évoquer Ambroise Vollard, Jeanne Duval et Edmond Albius, « Michaël-san » sait que la partie n'est pas gagnée. « Mais qu'est-ce qui vous plaît donc tant dans ces trois fantômes ? », lui demande le consultant de l'émission. Trois fois rien. Un marchand de tableaux né à la Réunion et qui va découvrir Gauguin et Picasso, une belle mulâtresse, la muse de Baudelaire, ou un esclave noir qui réussit seul, à 12 ans, la pollinisation de la vanille. Des spectres d'outre-mer. Vraiment, trois fois rien... Ferrier embarque sa réflexion de l'automne au printemps, des couloirs de la fac aux plateaux de télé, des bars de nuit de Tokyo au lit de la belle Yuko. Les livres, les visages, le désir, les ténèbres. Le mépris quelquefois. L'humour toujours inquiet. Cela lui fait une longue odyssée de mémoire. Une « tempête de l'écrit » cherchant son échappée. □

